

L'OCCASION MANQUÉE

Alain Finkielkraut

Gallimard | « [Le Débat](#) »

1983/1 n° 23 | pages 11 à 13

ISSN 0246-2346

ISBN 9782070243358

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-le-debat-1983-1-page-11.htm>

!Pour citer cet article :

Alain Finkielkraut, « L'occasion manquée », *Le Débat* 1983/1 (n° 23), p. 11-13.

DOI 10.3917/deba.023.0011

Distribution électronique Cairn.info pour Gallimard.

© Gallimard. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Alain Finkielkraut

L'occasion manquée

Pendant vingt ans, l'Europe a vécu dans la douce euphorie de la croissance, de la coexistence pacifique et de l'utopie révolutionnaire. Optimismes contradictoires : ceux, par exemple, qui recommandaient la rupture avec le vieux monde, dénonçaient, dans le spectacle de l'abondance, la persistance d'une misère ancienne ou le surgissement d'une nouvelle aliénation. Mais qu'importent ces oppositions : l'abondance, la détente, et la révolution dessinaient l'esprit ou l'humeur du temps, et cette humeur était à la confiance.

Et puis, tout s'est gâté en même temps : les chocs pétroliers ont eu raison de la croissance, le confort de la détente et l'idée de dissuasion ont laissé place à une angoisse diffuse de la guerre, l'avenir radieux n'a pas résisté aux démentis que lui a infligés partout le socialisme réel. En somme, l'Europe est triste : la récession générale et le désordre du monde l'obligent à faire son deuil de l'idée de progrès. Ce qu'on appelle, avec insistance et imprécision, la crise, c'est d'abord cet assombrissement de l'époque, cette soudaine disqualification du futur. Les Européens prennent douloureusement conscience que leur sérénité tout comme leurs rébellions de naguère étaient d'éphémères privilèges d'enfants gâtés. Ils perçoivent un divorce grandissant entre le désir de mieux-être et la loi objective du développement. Le cours des choses se dérobe au plan de la Providence. Il n'y a plus d'avenir humain inscrit dans l'histoire du monde ; l'histoire existe sans plus ; le temps échappe à toute théodicée : c'est cette brutale sécularisation du devenir qui constitue la crise.

Une seule consolation dans ce climat de mélancolie noire : la peur d'être une belle âme a cessé d'inhiber ou de pervertir les individus. Rien ne les empêche de s'abandonner à leur premier mouvement, qu'il s'agisse d'un sursaut de révolte ou d'une solidarité instinctive : ils se sentent libres de juger l'événement sans en référer peureusement au jugement de l'histoire. Car si l'histoire avait jadis ses raisons que le cœur était censé ne pas connaître, c'est maintenant la *revanche du cœur*. Nulle nécessité, nulle loi du devenir ne met plus personne en demeure de faire le tri dans la souffrance et de choisir ses misérables. On a cessé de justifier l'horreur présente par l'idylle future, et les crimes les plus féroces par les purs lendemains dont ils sont porteurs. Déprise du *réalisme messianique*, cette monstrueuse création théorique de la modernité, affranchie de la dialectique meurtrière de la fin et des moyens, soustraite à la fascination de la brutalité qui s'exprimait dans des formules telles que : « La révolution n'est pas un dîner de gala », ou « On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs » – la gauche européenne retrouve, dans l'exercice de ses solidarités, la fraîcheur et la spontanéité de l'attitude morale. Elle éprouve comme un soulagement tout neuf à vibrer sans arrière-pensées et sans principe de sélection à tous les malheurs du monde. Ainsi, en 1982, au calvaire des Palestiniens et à l'écrasement du peuple polonais. L'expansion-

Écrivain. Son dernier livre : *L'Avenir d'une négation*, Éd. du Seuil, 1981.

Cet article est paru en janvier 1983 dans le n° 23 du *Débat* (pp. 11 à 14).

nisme d'Israël opprime les uns ; l'empire russe étouffe les autres. Ils n'appartiennent pas au même camp, mais c'est leur commune identité de victime qui leur vaut le soutien sans réticence de l'opinion (ou du moins de cette part de l'opinion européenne – journalistes, hommes politiques, intellectuels – qui s'exprime en son nom). La logique des blocs a été pulvérisée : fini le deux poids deux mesures propre aux engagements et aux engouements des générations précédentes. Sous l'effet de la crise, les rapports entre l'éthique et la politique ont été renégociés au profit, cette fois, de l'urgence morale.

Mais peut-être ce diagnostic est-il encore trop sommaire. Ce n'est pas l'essence de la morale qui dédaigne aujourd'hui les sophismes prescrits par la ruse de la raison, c'est cette modalité bien particulière de l'ouverture au monde : la compassion.

Comme le rappelle Hannah Arendt¹, la compassion fait son entrée dans la sphère politique de l'homme avec la Révolution française. Ce sentiment avait déjà permis aux Lumières d'ouvrir une brèche dans la conception pessimiste et tragique de la vie en société qui caractérisait la théorie politique du XVII^e siècle. La pitié, en effet, découvre un nous fondamental, une solidarité instinctive entre moi et autrui, par-delà l'indifférence et les antagonismes sociaux. L'homme, certes, est un loup pour l'homme, mais pas seulement : la compassion réside en lui au même niveau de spontanéité et de profondeur que l'intérêt ou la violence. Cet affect réhabilite la créature et fonde en nature le rêve d'une authentique union des hommes. Toutes les passions ne sont pas acquisitives ou meurtrières, il y a en nous une passion rassembleuse qui étend notre être à la communauté de nos semblables. Soyez réalistes, demandez, outre l'égalité et la liberté, la *fraternité* humaine : telle est la conclusion que tireront les révolutionnaires de cette valorisation de la pitié.

Dans sa souffrance, en effet, l'autre homme devient un frère pour moi : je sors du cercle étroit de mes affections et de mes soucis. Pourquoi, dès lors, restreindre la politique à la tâche d'assurer la paix entre les citoyens ? La compassion « est le fondement d'un sentiment idéal, qui, gagnant tout le genre humain, établirait une société où les hommes pourraient réellement être frères »².

L'Europe, on l'a vu, a, au moins provisoirement, déserté cet idéal. La fraternité reste un vocable pour toasts ou pour meetings : ce n'est plus un programme. Mais, en dépit des apparences, notre manière de sentir n'a pas été bouleversée par ce désenchantement. En définissant la crise comme un passage de la politique à l'éthique, nous nous flattons d'une mutation qui n'a pas eu lieu. Une même sensibilité fondamentale, en effet, prévaut dans les deux sphères : la solidarité avec les malheureux. C'est toujours par la compassion que nous participons à l'existence du monde. Pour ceux qui souffrent ; contre ceux qui font souffrir. Irréprochable résolution, mais qui suppose, pour s'exercer sans entrave, une claire répartition des rôles. Un état du monde où les deux substances du Bien et du Mal, de la douleur et de l'oppression, sont séparées et indépendantes l'une de l'autre. La disjonction absolue du bourreau et de la victime. Bref, sous les dehors de l'évidence morale, il y a dans la compassion une allergie au mélange, une intolérance éperdue à la complexité, à tout ce qui est mixture, imbroglio, amalgame de Lumières et de Ténèbres, de souffrance subie et de violence exercée. Comme l'imaginaire, tel que le définit Sartre, la perception compatissante est pauvre : à la richesse et à l'opacité du réel, elle substitue un monde schématique, monotone et abstrait où tous les combats sont désespérément les mêmes, où les Polonais et les Palestiniens fusionnent en un seul visage de détresse.

1. « De l'humanité dans de "sombres temps" », in *Vies politiques*, « Les Essais », Gallimard, 1974.

2. Hannah Arendt, *op cit.*, p. 23.

La guerre du Liban : de l'Italie à la Suède, l'Europe, en proie au vertige de la compassion, n'a su voir dans cette situation inextricable que l'abrupte simplicité d'un drame à deux personnages. Le chaos libanais menaçait le libre déploiement du sentiment humanitaire. En réduisant une atrocité complexe à une horreur simple, en pliant les faits à son propre dogmatisme, la compassion a eu le dernier mot. Un dogmatisme sentimental succédant à l'arrogance doctrinaire : voilà la passation qui s'est produite sous le nom prometteur et solennel de crise des idéologies. Et si désinformation il y a eu, dans notre Europe affranchie des préjugés idéologiques, ce n'était pas la mauvaise foi qui l'inspirait, c'était le zèle moral : la confusion de cette guerre, les stratégies entrecroisées, la multiplicité des acteurs, le fait pour chacun d'occuper les rôles les plus contradictoires, l'impossibilité de *fixer* la victime – tout cela risquait de désemperer la compassion, de nous laisser sans réaction et sans voix, en nous privant de ce qui constitue la modalité même de notre participation au monde : l'identification à la souffrance.

Dans l'emploi systématique de termes comme « holocauste », « génocide » ou « solution finale », on a pu déceler comme une jubilation de l'Europe à l'idée d'en finir une fois pour toutes avec sa mauvaise conscience. Destitués à jamais de leurs anciens privilèges moraux, les Juifs rentraient dans le rang. Perdant le bénéfice que leur valaient à la fois leur tradition éthique (un peuple de prêtres) et la constance de leur persécution (un peuple martyr), ils rejoignaient la catégorie nombreuse et sans prestige de l'homme tel qu'il est. Abel devenant Caïn, Caïn pouvait à nouveau dormir sur ses deux oreilles. L'Europe découvrait avec bonheur qu'elle n'était plus en dette. Les bombes de Beyrouth annulaient son remords. Elle renouait voluptueusement avec le sentiment d'innocence, maintenant que les Juifs aussi étaient coupables.

Cette explication est, hélas, convaincante et plausible. Mais peut-être y a-t-il eu, dans l'acharnement réducteur de l'information, autant de haine de la complexité que de haine des Juifs, autant de refus du réel que de refus d'Israël. Peut-être l'exagération et le délire verbal ont-ils poussé à son paroxysme, à une sorte d'apogée gnostique, la logique de la compassion. La pitié a d'autant plus volontiers recours aux métaphores nazies qu'elle s'épanouit complètement dans les situations manichéennes. Indépendamment même de la question de l'antisémitisme, cette véhémence frivole révèle les limites intellectuelles et éthiques de la compassion, son caractère volatil, abstrait, manipulable, son impuissance à réaliser seule le mandat dont l'a chargée la sensibilité moderne : opérer le passage, en nous, du souci de soi au souci du monde.

On peut se réjouir du retour de la morale dans la conscience européenne. Mais il ne faut pas attribuer une valeur de rupture à ce spectaculaire événement. C'est encore le même schéma inexorablement dualiste qui gouverne les esprits. Dernier exemple : le pacifisme contemporain. Maintenant qu'elle ne croit plus à la coexistence ni à la fusion prochaine des deux grands systèmes industriels dans une technostucture rassurante et grise, l'Europe a peur. Elle a la vague appréhension d'être entrée dans l'*ultime avant-guerre*. C'est le symptôme le plus fort de la crise. Et la révolte contre cette perspective terrifiante s'exprime tout naturellement dans les termes d'une opposition entre le peuple et les maîtres. Au temps de la guerre froide, vouloir la paix, c'était, avant tout, condamner les Américains, seuls suspects de nourrir des intentions belliqueuses ; les pacifistes d'aujourd'hui voient dans le géant soviétique une menace aussi grande. Selon eux, deux impérialismes, l'un comme l'autre malfaisants et barbares, conspirent ensemble à l'apocalypse finale. Une humanité innocente, victime potentielle de la folie et de la voracité des deux Grands : tel est leur credo fondamental. Cette imagerie a un double effet mystificateur : primo, à peine le soviétisme est-il dénoncé pour ce qu'il est – une Force et non un Espoir – que sa spécificité

L'occasion manquée
Alain Finkielkraut

se trouve conjurée et dissoute dans le concept de Superpuissance. Secundo : le partage de l'Europe est appréhendé sur le mode de la symétrie. Pour la paix de tous, il incombe donc à chaque Europe de saper la puissance de son propre protecteur. C'est ce qu'affirme clairement Rudolf Bahro, le récent gourou du pacifisme ouest-allemand et Scandinave : « Nous devons être conscients que le mouvement de la paix occidental, de son côté, n'a pas affaibli le pacte atlantique autant que les Polonais ont affaibli le pacte de Varsovie³. »

Paradoxe comique et affligeant de l'Europe en crise : les Russes encouragent un mouvement de la paix qui croit trouver sa légitimité morale dans la révolte des peuples occupés par la Russie. Une part de l'Europe plaide pour sa propre finlandisation en invoquant les mouvements de dissidence, et au nom même de l'antisoviétisme...

Crise en Europe, ou simple changement d'humeur ? Au lieu d'être un ébranlement des modes de pensée, la crise reconduit dans le désarroi le dualisme abstrait et la réduction de l'éthique à la compassion, qui prévalaient déjà dans les temps de certitudes et d'optimisme. Le plus inquiétant, alors, n'est peut-être pas la crise elle-même, mais le fait que la conscience européenne n'ait pas su saisir en elle l'occasion d'une véritable réflexion sur les valeurs.

Alain Finkielkraut.

3. Cité dans *Le Nouvel Observateur*, 26 juin 1982.